

L'empire des fourmis



H. G. Wells

**Gloubik Éditions
2021**

**Ce document est un livre
numérique **gratuit**.**

Il ne peut être vendu.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Partant à la découverte de *Amazing Stories*, je découvre dans le numéro d'août 1926 (Vol. 1, N°5) une nouvelle de Herbert George Wells rarement éditée en France. *The empire of the ants* n'aurait été publiée que deux fois. Elle l'a été une première fois 1934 au *Mercure de France* dans le recueil *Au pays des aveugles* et une deuxième fois en 1996 au *Sans-pareil* en accompagnement de *L'homme invisible*. On pourrait s'attendre à ce que le volume de 1934 soit disponible sur Gallica. Il n'en est rien. Donc, « c'est bibi qui s'y colle » et en voici la traduction... la troisième.

August, 1926

25 Cents

AMAZING STORIES

HUGO GERNSBACK
EDITOR



Stories by
H. G. WELLS
JULES VERNE
GARRETT P. SERVISS

EXPERIMENTER PUBLISHING COMPANY, NEW YORK, PUBLISHERS OF
RADIO NEWS - SCIENCE & INVENTION - RADIO REVIEW - AMAZING STORIES - RADIO INTERNACIONAL

Un entomologiste bien connu a fait remarquer un jour que si le monde des insectes, au lieu de se battre entre eux, décidait soudainement de se battre contre la race humaine, nous serions tous rapidement anéantis. Nous connaissons l'énorme pouvoir d'organisation des fourmis, et nous savons aussi qu'elles ont atteint un stade de civilisation assez élevé. En effet, elles semblent être capables de se gouverner beaucoup mieux que nous ne le pouvons nous-mêmes. Dans les pays tropicaux, il existe encore aujourd'hui de nombreuses espèces de fourmis géantes et venimeuses, bien connues pour leurs ravages et leur pouvoir destructeur. Nous ne pouvons que souhaiter que la brillante histoire écrite ici par notre célèbre auteur ne se réalise jamais.¹

1 Texte de présentation inséré dans la première page de la nouvelle dans le numéro de Amazing Stories

The EMPIRE of the ANTS

By H. G. Wells

Author of "The Crystal Egg", "The Man Who Could Work Miracles", etc.



He did not see them actually rush for the basement . . . but he has no doubt they did make a concerted rush. Suddenly the basement was swarming and crawling and breasting the top. "Oh, oh!" he shouted, with a face of both awe and conviction.

I. Le grand fleuve

Lorsque le capitaine Gerilleau reçut l'ordre d'amener sa nouvelle canonnière, le *Benjamin Constant*, à Badama, sur le bras Batemo du Guaramadema, pour aider les habitants à lutter contre une invasion de fourmis, il soupçonna les autorités de se moquer de lui. Sa promotion avait été romantique et irrégulière, les affections d'une éminente Brésilienne et les yeux liquides du capitaine avaient joué un rôle dans le processus, et le *Diario* et *O Futuro* avaient été lamentablement irrespectueux dans leurs commentaires. Il sentait qu'il allait donner une nouvelle occasion d'être moqué.

Il était créole, ses conceptions de l'étiquette et de la discipline étaient purement portugaises, et ce ne fut qu'à Holroyd, l'ingénieur du Lancashire qui était venu avec le

bateau, et comme exercice d'utilisation de l'anglais — ses sons "il" étaient très incertains — qu'il ouvrit son cœur.

— C'est en effet, dit-il, pour me rendre ridicule ! Que peut faire un homme contre des fourmis ? *Ei viennent, ei partent.*

— On dit, dit Holroyd, qu'elles ne partent pas. Ce type que vous avez dit être un Sambo...

— Zambo... c'est une sorte de mélange de sang.

— Sambo. Il a dit que les gens partent !

Le capitaine fuma un moment d'un air contrarié.

— Ces choses doivent arriver, dit-il enfin. Qu'est-ce que c'est ? Les invasions de fourmis et d'autres, selon la volonté de Dieu.

Il y a eu une épidémie à Trinidad, les petites fourmis qui transportent les feuilles. Tous les orangers, tous les manguiers ! Qu'est-ce que ça peut faire ? Parfois des armées de fourmis viennent dans vos maisons... des fourmis combattantes ; une autre sorte. Vous partez et elles nettoient la maison. Puis vous revenez ; la maison est propre, comme neuve ! Pas de cafards, pas de puces, pas de taches sur le sol.

— Ce Sambo, dit Holroyd, dit que ce sont des fourmis d'un autre genre.

Le capitaine haussa les épaules, fulmina et se consacra à sa cigarette.

Puis il reprit le sujet.

— Mon cher 'Olroyd, que dois-je faire de ces fourmis infernales ?

Six jours sur l'Amazone

Le capitaine réfléchit.

— C'est ridicule, dit-il.

Mais dans l'après-midi, il enfila son uniforme complet et descendit à terre, et des bocaux et des boîtes revinrent au navire, comme il le fit par la suite. Et Holroyd s'assit sur le pont dans la fraîcheur du soir, fuma profondément et s'émerveilla du Brésil. Ils étaient à six jours de l'Amazone, à quelques centaines de milles de l'océan, à l'est comme à l'ouest, il y avait un horizon comme sur la mer, et au sud rien qu'une île de sable avec quelques touffes de broussailles. L'eau coulait toujours comme une écluse, épaisse de terre, animée de crocodiles et d'oiseaux planeurs, et peuplée de quelques troncs d'arbres à la source inpuisable ; et ce gâchis,

ce gâchis irréflechi, remplissait son âme. La ville d'Alemquer, avec sa maigre église, ses hangars au toit de chaume en guise de maisons, ses ruines décolorées d'une époque plus glorieuse, semblait une petite chose perdue dans ce désert verdoyant, un six-pence tombé sur le Sahara. Il était jeune, c'était sa première vision dans les tropiques, il venait tout droit d'Angleterre, où la nature est entourée de haies, de fossés, et drainée dans la perfection de la soumission, et il avait soudainement découvert l'insignifiance de l'homme. Pendant six jours, ils avaient remonté la mer par des chenaux peu fréquentés, et l'homme avait été aussi rare que le plus rare des papillons. On voyait un jour un canoë, un autre jour une station éloignée, le lendemain pas d'homme du tout. Il commença à percevoir que l'homme est en effet un animal rare, n'ayant qu'une emprise précaire sur cette Terre.

Il le perçut de plus en plus clairement à mesure que les jours passaient, et il fit son chemin sournois vers le Batemo, en compagnie de ce remarquable commandant, qui régnaient sur un gros canon, et à qui on interdisait de gaspiller ses munitions. Holroyd apprenait l'espagnol avec assiduité, mais il en était encore au présent et au stade substantif de son discours, et la seule autre personne qui connaissait quelques mots d'anglais était un soutier nègre, qui les avait tous mal compris. Le commandant en second était un Portugais, da Cunha, qui parlait français, mais c'était un français différent de celui que Holroyd avait appris à Southport, et leurs échanges se limitaient à des politesses et à de simples remarques sur le temps. Et le temps, comme tout le reste dans ce nouveau monde étonnant, le temps n'avait aucun aspect humain, et il faisait chaud la nuit et chaud le jour, et l'air était de la vapeur,

même le vent était de la vapeur chaude, sentant la végétation en décomposition : et les alligators et les oiseaux étranges, les mouches de toutes sortes et de toutes tailles, les scarabées, les fourmis, les serpents et les singes semblaient se demander ce que l'homme faisait dans une atmosphère qui n'avait aucune joie dans son Soleil et aucune fraîcheur dans sa nuit. Porter des vêtements était intolérable, mais s'en débarrasser, c'était se brûler le jour et exposer une trop grande surface aux moustiques la nuit ; aller sur le pont le jour, c'était être aveuglé et rester en bas, c'était suffoquer. Et dans la journée venaient certaines mouches, extrêmement malignes et nuisibles autour du poignet et de la cheville. Le capitaine Gerilleau, qui était l'unique distraction de Holroyd de ces détresses physiques, se transformait en un ennui redoutable, racontant jour après jour la simple histoire de l'affection de son cœur,

un chapelet de femmes anonymes, comme s'il racontait des perles. Parfois, il proposait un peu de sport, et ils tiraient sur des alligators, et à de rares intervalles, ils arrivaient à des agglomérations humaines dans le désert des arbres, et restaient un jour ou deux, et buvaient et s'asseyaient, et, une nuit, dansaient avec des filles créoles qui trouvaient les pauvres éléments d'espagnol de Holroyd, sans passé ni futur, amplement suffisants pour leurs besoins. Mais ce n'étaient là que des brèches lumineuses dans le long passage gris du fleuve ruisselant que les moteurs palpitants remontaient. Une certaine divinité païenne libérale, sous la forme d'un demi-dieu, tenait une cour séduisante à l'arrière et, probablement, à l'avant.

Mais Gerilleau apprenait des choses sur les fourmis, plus de choses et plus encore, à telle ou telle escale, et s'intéressait à

sa mission.

— Ei sont une nouvelle sorte de fourmi, dit-il. Nous devons faire... comment appelez-vous cela ?... De l'entomologie ? Grandes. Cinq centimètres ! Certaines sont plus grandes ! C'est ridicule. Nous sommes comme des singes... envoyés pour ramasser des insectes... Mais ils sont en train de dévorer le pays.

Les fourmis fatales

Il éclata d'indignation.

— Supposons que... soudainement, il y a des complications avec l'Europe. Ici et moi... bientôt nous serons au-dessus du Rio Nègro... et mon fusil, inutile !

Il soigna son genou et réfléchit.

— Les gens qui étaient là, au dancing, sont descendus. Ils ont perdu tout ce qu'ils avaient. Les fourmis sont venues dans leur maison un après-midi. Tout le monde s'est enfui. Vous savez, quand les fourmis viennent, tout le monde s'enfuit et elles envahissent la maison. Si vous restez, elles vous mangeront. Vous voyez ? Eh bien, à ce moment-là, ils reviennent, ils disent, « Les fourmis sont parties »... Les fourmis ne sont pas parties. Ei essaient d'entrer... le fils, il entre. Les fourmis se battent. Elles grouillent sur lui ? Ei le Mordent. Aussitôt, il sort à nouveau, en criant et en courant. Il les dépasse et court vers la rivière. Vous voyez ? Il entre dans l'eau et noie les fourmis... oui.

Gerilleau fit une pause, approcha ses yeux liquides du visage de Holroyd, tapota le genou de Holroyd avec sa jointure.

— Cette nuit-là, il meurt, comme s'il

avait été piqué par un serpent.

— Empoisonné... par les fourmis ?

— Qui sait ? Gerilleau haussa les épaules. Peut-être qu'elles l'ont mal mordu... Quand je me suis engagé dans l'armée, je me suis engagé pour combattre les hommes. Ces choses, ces fourmis, elles vont et viennent. Ce n'est pas une affaire d'hommes.

Après cela, il parla fréquemment des fourmis à Holroyd, et chaque fois qu'ils rencontrèrent par hasard une parcelle d'humanité dans cette étendue d'eau, de Soleil et d'arbres lointains, la connaissance croissante de la langue de Holroyd lui permit de reconnaître le mot Saüba, qui dominait de plus en plus l'ensemble.

Il perçut que les fourmis devenaient intéressantes, et que plus il s'approchait d'elles, plus elles devenaient intéressantes.

Gerilleau abandonna presque soudainement ses anciens thèmes, et le lieutenant portugais devint un personnage de conversation ; il savait quelque chose sur la fourmi coupeuse de feuilles, et élargissait ses connaissances. Gerilleau rendait parfois ce qu'il avait à dire à Holroyd. Il parlait des petites ouvrières qui grouillent et se battent, et des grandes ouvrières qui commandent et règnent, et comment ces dernières rampaient toujours jusqu'au cou et comment leurs morsures faisaient couler le sang. Il a raconté comment elles coupent les feuilles et font des lits de champignons, et comment leurs nids à Caracas font parfois cent mètres de large. Les trois hommes ont passé deux jours à se demander si les fourmis avaient des yeux. La discussion s'est dangereusement envenimée le deuxième après-midi, et Holroyd a sauvé la situation en allant à terre dans un bateau pour attraper des fourmis et

voir. Il a capturé divers spécimens et est revenu, et certaines avaient des yeux et d'autres non. De plus, ils se demandaient si les fourmis mordaient ou piquaient.

— Ces fourmis, dit Gerilleau, après avoir recueilli des informations dans un rancho, ont de grands yeux. Elles ne courent pas à l'aveuglette... pas comme la plupart des fourmis. Non ! Elles se mettent dans les coins et regardent ce que vous faites.

— Et elles piquent ? demanda Holroyd.

— Oui, elles piquent. Il y a du poison dans la piqûre. Il médita. Je ne vois pas ce que les hommes peuvent faire contre les fourmis. Elles vont et viennent.

— Mais celles-ci ne partent pas.

— Elles partiront, dit Gerilleau.

Le désert sans espoir

Après Tamandu, il y avait une longue côte basse de quatre-vingts milles sans aucune population, et puis on arriva au confluent de la rivière principale et du bras de Batemo comme un grand lac, et alors la forêt se rapprocha, se rapprocha enfin intimement. Le caractère du canal changea, les chicots abondèrent, et le *Benjamin Constant* s'amarra par un câble cette nuit-là, à l'ombre même des arbres sombres. Pour la première fois depuis de nombreux jours, il y eut un moment de fraîcheur, et Holroyd et Gerilleau restèrent assis tard, fumant des cigares et profitant de cette délicieuse sensation. L'esprit de Gerilleau était rempli de fourmis et de ce qu'elles pouvaient faire. Il décida de dormir enfin, et s'allongea sur un matelas sur le pont, un homme désespérément per-

plexe, ses derniers mots, alors qu'il semblait déjà endormi, furent de demander, avec un élan de désespoir, « Que peut-on faire contre des fourmis ?... Toute cette histoire est absurde. »

Holroyd fut laissé à lui-même pour gratter ses poignets mordus et méditer seul.

Il s'assit sur le pavois et écouta les petits changements dans la respiration de Gerilleau jusqu'à ce qu'il se fût profondément endormi, puis l'ondulation et le clapotis du ruisseau prirent son esprit, et ramenèrent ce sentiment d'immensité qui n'avait cessé de croître en lui depuis qu'il avait quitté Para et remonté le fleuve. Le moniteur ne montrait qu'une seule petite lumière, et il y eut d'abord un peu de conversation en avant, puis le silence. Ses yeux passaient des contours noirs et sombres des ouvrages centraux de la canonnière vers la rive, aux mys-

tères noirs et écrasants de la forêt, éclairés de temps à autre par une luciole et jamais apaisés par le murmure d'activités étrangères et mystérieuses...

C'était l'immensité inhumaine de cette terre qui l'étonnait et l'oppressait. Il savait que les cieux étaient vides d'hommes, que les étoiles n'étaient que des taches dans l'incroyable immensité de l'espace ; il savait que l'océan était énorme et indomptable, mais en Angleterre, il en était venu à considérer la Terre comme appartenant à l'homme. En Angleterre, elle appartient en effet à l'homme, les animaux sauvages y vivent à la merci de l'homme, ils croissent sur des concessions, partout il y a des routes, des clôtures et une sécurité absolue. Dans un atlas aussi, la terre appartient à l'homme, et elle est colorée pour montrer son droit sur elle... en contraste frappant avec le bleu universel et

indépendant de la mer. Il avait tenu pour acquis qu'un jour viendrait où, partout sur la Terre, la charrue et la culture, les tramways légers et les bonnes routes, une sécurité ordonnée, prévaudrait. Mais maintenant, il en doute.

Les fourmis, les vrais maîtres du pays

Cet être forestier invincible, était interminable, et l'Homme semblait avoir au mieux un air d'intrus précaire peu fréquent. On voyageait pendant des kilomètres, au milieu de la lutte immobile et silencieuse des arbres géants, des lianes étrangleuses, des fleurs affirmées, partout l'alligator, la tortue, et des variétés infinies d'oiseaux et d'insectes semblaient chez eux, habitaient de façon irremplaçable... mais l'homme, l'homme tout au

plus tenait un pied sur des clairières rancunières, luttait contre les mauvaises herbes, les bêtes et les insectes pour le plus petit pied de terrain, devenait la proie du serpent et de la bête, de l'insecte et de la fièvre, et était bientôt emporté. En de nombreux endroits le long de la rivière, il avait été manifestement repoussé, telle ou telle crique déserte avait conservé le nom d'une casa², et ici et là, des murs blancs et une tour en ruine confirmaient la leçon. Le puma, le jaguar, étaient plutôt les maîtres ici...

Qui étaient les vrais maîtres ?

Dans quelques kilomètres-carré de cette forêt, il devait y avoir plus de fourmis que d'hommes dans le monde entier ! Cela semblait à Holroyd une idée parfaitement nouvelle. En quelques milliers d'années, les

2 maison

hommes étaient passés de la barbarie à un stade de civilisation qui leur donnait le sentiment d'être les seigneurs de l'avenir et les maîtres de la Terre ! Mais qu'est-ce qui empêchait les fourmis d'évoluer elles aussi ? Les fourmis que l'on connaissait vivaient en petites communautés de quelques milliers d'individus et ne faisaient pas d'efforts concertés contre le grand monde. Mais elles avaient un langage, elles avaient une intelligence ! Pourquoi les choses devraient-elles s'arrêter là, pas plus que les hommes ne se sont arrêtés au stade de la barbarie ? Supposons qu'un jour les fourmis commencent à emmagasiner des connaissances, comme les hommes l'ont fait au moyen de livres et de registres, à utiliser des armes, à former de grands empires, à soutenir une guerre planifiée et organisée ?

Il lui revint des choses que Gerilleau

avait recueillies sur ces fourmis qu'ils approchaient. Elles utilisaient un poison semblable à celui des serpents. Elles obéissaient à de grands chefs, comme le font les fourmis coupeuses de feuilles. Elles étaient carnivores, et là où elles venaient, elles restaient...

La forêt était très calme. L'eau clapotait sans cesse contre la paroi. Autour de la lanterne, un tourbillon silencieux de papillons de nuit fantômes tourbillonnait.

Gerilleau remua dans l'obscurité et soupira.

— Que peut-on faire ? murmura-t-il, puis il se retourna et resta immobile.

Holroyd fut réveillé de ses méditations qui devenaient sinistres par le bourdonnement d'un moustique.

II. Les fourmis aux commandes du canoë

Le lendemain matin, Holroyd apprit qu'ils se trouvaient à moins de quarante kilomètres de Badama, et il remontait chaque fois qu'il en avait l'occasion pour examiner les environs. Il ne voyait aucun signe d'occupation humaine, à l'exception d'une maison en ruine et de la façade verte du monastère de Moju, abandonné depuis longtemps, avec un arbre forestier poussant dans l'espace béant d'une fenêtre et de grandes lianes en filet à travers ses portails évantrés. Plusieurs vols d'étranges papillons jaunes aux ailes semi-transparentes traversèrent la rivière ce matin-là, et beaucoup se posèrent sur le moniteur et furent tués par les hommes. Ce fut vers l'après-midi qu'ils tombèrent sur la cu-

berta³ abandonnée.

Au premier abord, il ne semblait pas être abandonné ; ses deux voiles étaient déployées et pendaient mollement dans le calme de l'après-midi, et il y avait la silhouette d'un homme assis sur le bordage avant. Un autre homme semblait dormir, le visage vers le bas, sur l'espèce de pont longitudinal que ces grands canots ont au milieu. Mais il devint bientôt évident, d'après l'oscillation de son gouvernail et la façon dont il dérivait dans la direction de la canonnière, que quelque chose n'allait pas. Gerilleau l'observa à travers une lunette, et s'intéressa à l'étrange obscurité du visage de l'homme assis, un homme roux, semblait-il, sans nez — accroupi plutôt qu'assis, et plus le capitaine regardait, moins il aimait le regarder, et moins il était capable d'abaisser ses ju-

3 canoë

melles.

Mais il finit par le faire, et s'éloigna un peu pour appeler Holroyd. Puis il revenit pour héler la cuberta. Il le héla de nouveau, et elle passa devant lui. Son nom, *Santa Rosa*, ressortait clairement.

Comme elle passait devant le moniteur et se plaçait dans son sillage, elle tangua un peu, et soudain la silhouette de l'homme accroupi s'effondra comme si toutes ses articulations avaient cédé. Son chapeau tomba, sa tête n'était pas belle à voir, et son corps se relâcha et roula hors de vue derrière les pavois.

— Caramba ! s'écria Gerilleau, et il eut recours à Holroyd sur-le-champ.

Holroyd était à mi-chemin du compagnon.

— Vous avez vu ça ? dit le capitaine.

— Mort ! dit Holroyd. Oui. Vous feriez mieux d'envoyer un bateau. Il y a quelque chose qui cloche.

— Avez-vous, par hasard, vu son visage ?

— A quoi ressemblait-il ?

— C'était... ugh !... Je n'ai pas de mots.

Et le capitaine tourna soudainement le dos à Holroyd et devenint un commandant actif et brillant.

Les hommes morts sur le canot

La canonnière se mit à dévier de sa route, le canot à vapeur, et par la même, le lieutenant da Cunha et trois marins mon-

tèrent à bord du canot. La curiosité du capitaine le poussa alors à se ranger presque le long du bateau au moment où le lieutenant montait à bord, de sorte que Holroyd pouvait voir l'ensemble du *Santa Rosa*, pont et cale.

Il voyait maintenant clairement que l'unique équipage du navire était constitué de ces deux hommes morts, et bien qu'il ne pût voir leurs visages, il voyait à leurs mains tendues, qui étaient toutes en lambeaux de chair, qu'elles avaient été soumises à un étrange processus exceptionnel de décomposition. Pendant un instant, son attention se concentra sur ces deux énigmatiques paquets de vêtements sales et de membres lâchement jetés, puis ses yeux allèrent vers l'avant pour découvrir la cale ouverte remplie de malles et de caisses, et vers l'arrière, où la petite cabine était inexplicablement vide. Il se rendit alors compte que les

planches du pont intermédiaire étaient parsemées de taches noires mobiles.

Son attention était rivée sur ces taches. Elles marchaient toutes dans des directions qui rayonnaient à partir de l'homme tombé, d'une manière — l'image s'est imposée à son esprit — semblable à la foule qui se disperse après une corrida.

Il a pris conscience de Gerilleau à côté de lui.

— Capo, dit-il, avez-vous vos lunettes ?
Pouvez-vous faire une mise au point aussi précise que ces planches-là ?

Gerilleau fit un effort, grogna et lui tendit les lunettes.

Il s'ensuivit un moment d'examen minutieux.

— Ce sont des fourmis, dit l'Anglais, et

il rendit la lunette à Gerilleau.

Son impression était celle d'une foule de grosses fourmis noires, très semblables à des fourmis ordinaires, sauf par leur taille, et par le fait que certaines des plus grosses d'entre elles portaient une sorte de vêtement gris. Mais à ce moment-là, son inspection était trop brève pour qu'il puisse donner des détails. La tête du lieutenant da Cunha apparut sur le côté de la cuberta, et un bref colloque s'ensuivit.

— Vous devez monter à bord, dit Gerilleau.

Le lieutenant objecta que le bateau était plein de fourmis.

— Vous avez vos bottes, dit Gerilleau.

Le lieutenant changea de sujet.

— Comment ces hommes sont-ils

morts ? demanda-t-il.

Le capitaine Gerilleau se lança dans des spéculations que Holroyd ne put suivre, et les deux hommes se disputèrent avec une certaine véhémence croissante. Holroyd reprit sa lorgnette et recommença à observer, d'abord les fourmis, puis l'homme mort au milieu du navire.

Il m'a décrit ces fourmis de façon très précise.

Le lieutenant monte à bord du canot

Il dit qu'elles étaient plus grandes que toutes les fourmis qu'il a jamais vues, noires et se déplaçant avec une volonté très différente de l'agitation mécanique de la fourmi commune. Une sur vingt environ était beau-

coup plus grosse que ses congénères et avait une tête exceptionnellement grande. Ces fourmis lui rappelèrent immédiatement les maîtres ouvriers qui, dit-on, règnent sur les fourmis coupeuses de feuilles ; comme elles, elles semblaient diriger et coordonner les mouvements généraux. Elles inclinaient leur corps vers l'arrière d'une manière tout à fait singulière, comme si elles se servaient de leurs pieds antérieurs. Et il avait une curieuse intuition, qu'il était trop loin pour vérifier, que la plupart de ces fourmis des deux sortes portaient des accoutrements, avaient des choses attachées autour de leur corps par des bandes blanches et brillantes comme des fils de métal blancs...

Il posa brusquement ses lunettes, se rendant compte que la question de la discipline entre le capitaine et son subordonné était devenue aiguë.

— Il est de votre devoir, dit le capitaine, de monter à bord. Ce sont mes instructions.

Le lieutenant sembla sur le point de refuser. La tête d'un des matelots mulâtres apparut à côté de lui.

— Je crois que ces hommes ont été tués par les fourmis, dit brusquement Holroyd en anglais.

Le capitaine entra dans une colère noire et ne répondit pas à Holroyd.

— Je vous ai ordonné de monter à bord, a-t-il crié en portugais à son subordonné. Si vous ne montez pas à bord immédiatement, c'est une mutinerie, une mutinerie de premier ordre. Mutinerie et lâcheté ! Où est le courage qui devrait nous animer ? Je vous ferai mettre aux fers, je vous ferai fusiller comme un chien.

Il commença à déverser un torrent d'injures et de malédictions, il dansa de long en large. Il secouait le poing, il se comportait comme s'il était fou de rage, et le lieutenant, blanc et immobile, le regardait. L'équipage apparut en avant, avec des visages stupéfaits.

Tout à coup, dans une pause de ce déchaînement, le lieutenant prit quelque décision héroïque, salua, se ressaisit et grimpa sur le pont de la cuberta.

— Ah ! dit Gerilleau, et sa bouche se referma comme un piège. Holroyd vit les fourmis reculer devant les bottes de da Cunha. Le Portugais marcha lentement vers l'homme tombé, se baissa, hésita, saisit son manteau et le retourna. Un essaim noir de fourmis se précipita hors des vêtements, et da Cunha recula très vite et foula le pont deux ou trois fois.

Holroyd releva ses lunettes. Il vit les fourmis éparpillées autour des pieds de l'envahisseur, et faire ce qu'il n'avait jamais vu de fourmis faire auparavant. Elles n'avaient rien des mouvements aveugles de la fourmi commune ; elles le regardaient — comme une foule d'hommes en train de se rallier pourrait regarder un monstre gigantesque qui l'aurait dispersée.

— Comment est-il mort ? a crié le capitaine.

Holroyd comprit que le Portugais voulait dire que le corps était trop rongé pour le dire.

— Qu'y a-t-il en avant ? demanda Gerilleau.

La mort du lieutenant

Le lieutenant fit quelques pas, et commença sa réponse en portugais. Il s'arrêta brusquement et se frappa quelque chose à la jambe. Il fit quelques pas bizarres comme s'il essayait de taper sur quelque chose d'invisible, et se dirigea rapidement vers le côté. Puis il se contrôla, fit demi-tour, marcha délibérément vers la cale, grimpa sur le pont avant, se pencha un moment sur le deuxième homme, gémit de façon audible et se dirigea vers la cabine, en se déplaçant de façon très rigide. Il se retourna et entama une conversation avec son capitaine, d'un ton froid et respectueux de part et d'autre, contrastant vivement avec la colère et l'insulte quelques instants auparavant. Holroyd ne saisit que des fragments de son contenu.

Il revint à la lunette et fut surpris de

constater que les fourmis avaient disparu de toutes les surfaces exposées du pont. Il se tourna vers les ombres sous le pont, et il lui sembla qu'elles étaient pleines d'yeux attentifs.

La cuberta, il en fut convenu, était à l'abandon, mais trop pleine de fourmis pour qu'on puisse mettre des hommes à bord pour s'asseoir et dormir ; il fallait la remorquer. Le lieutenant s'avança pour rentrer et ajuster le câble, et les hommes dans le bateau se levèrent pour être prêts à l'aider. Les lunettes de Holroyd fouillaient le canot.

Il était de plus en plus impressionné par le fait qu'une grande activité, si minutieuse et furtive, était en cours. Il s'aperçut qu'un certain nombre de fourmis gigantesques — elles semblaient mesurer près de deux pouces de long — portant des fardeaux aux formes bizarres dont il ne pouvait imagi-

ner l'utilité, se déplaçaient en masse d'un point d'obscurité à un autre. Elles ne se déplaçaient pas en colonnes à travers les endroits exposés, mais en lignes ouvertes et espacées, rappelant étrangement les ruées de l'infanterie moderne avançant sous le feu. Un certain nombre d'entre elles s'abritaient sous les vêtements du mort, et un essaim parfait se rassemblait le long du côté par lequel da Cunha devait bientôt passer.

Il ne les vit pas se ruer sur le lieutenant au moment où il revenait, mais il ne doute pas qu'elles aient fait une ruée concertée. Soudain, le lieutenant criait, jurait et se frappait les jambes.

— Je suis piqué ! cria-t-il, avec un visage de haine et d'accusation vers Gerilleau.

Puis il disparut par-dessus bord, se jeta dans son bateau et plongea aussitôt dans

l'eau. Holroyd entendit le plouf.

Les trois hommes dans le bateau l'ont sorti de l'eau et l'ont ramené à bord, mais il est mort cette nuit-là.

III. Le sinistre canot

Holroyd et le capitaine sortirent de la cabine dans laquelle gisait le corps gonflé et contorsionné du lieutenant et se tinrent ensemble à l'arrière du moniteur, fixant le sinistre navire qu'ils traînaient derrière eux. C'était une nuit oppressante et sombre que seuls des éclairs fantômes illuminaient. La cuberta, un vague triangle noir, se balançait dans le sillage du vapeur, ses voiles flottant et battant l'air, et la fumée noire des cheminées, éclairée de temps à autre par des étincelles, ruisselait sur ses mâts qui se balançaient.

L'esprit de Gerilleau était enclin à repenser aux propos désobligeants que le lieutenant avait tenus dans la chaleur de sa dernière fièvre.

— Il dit que je l'ai assassiné, protesta-t-il. C'est tout simplement absurde. Quelqu'un a dû monter à bord. Devons-nous fuir ces satanées fourmis dès qu'elles se montrent ?

Holroyd n'a rien dit. Il pensait à une ruée disciplinée de petites formes noires sur le bordé nu et ensoleillé.

— C'était à lui d'y aller, maugréa Gerilleau. Il est mort dans l'exercice de ses fonctions. De quoi se plaint-il ? D'être assassiné !... Mais le pauvre homme était.. qu'est-ce que c'est ?... dément. Il n'avait pas toute sa tête. Le poison l'a fait gonfler... U'm.

Un long silence s'installa.

— Nous allons couler ce canoë, le brûler.

— Et ensuite ?

Cette question irrita Gerilleau. Ses

épaules se levèrent, ses mains volèrent à angle droit de son corps.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? dit-il, sa voix s'élevant jusqu'à un grincement de colère.

— En tout cas, dit-il avec vindicte, toutes les fourmis de cette cuberta !... Je vais les brûler vives !

Holroyd ne fut pas invité à pousser plus avant la conversation. Un hululement lointain de singes hurleurs remplit la nuit étouffante de sons de mauvais augure, et comme la canonnière s'approchait des berges noires et mystérieuses, ce bruit fut renforcé par une clameur déprimante de grenouilles.

Brûler le canot

— Que faire ? répéta le capitaine après un long intervalle, et devenant soudain actif, sauvage et blasphématoire, il décida de brûler le *Santa Rosa* sans plus attendre. Tout le monde à bord fut ravi de cette idée, tout le monde aida avec zèle ; on tira le câble, on le coupa, on laissa dériver le canot et on l'enflamma avec de l'étoupe et du kérosène, et bientôt la cuberta crépitait et flambait gaie-ment au milieu des immensités de la nuit tropicale. Holroyd observait la montée de la flamme jaune dans l'obscurité, et les éclairs livides qui allaient et venaient au-dessus des sommets de la forêt, projetant leurs silhouettes en ombres mouvantes. Son soutier se tenait derrière lui et regardait également.

Le soutier était remué jusqu'au plus profond de sa linguistique.

— Saüba, go pop, pop, dit-il, Wahaw !

Et il rit à gorge dépouillée.

Mais Holroyd pensait que ces petites créatures sur le canot ponté avaient aussi des yeux et un cerveau.

Tout cela lui paraissait incroyablement stupide et injuste, mais que pouvait-on faire ? Cette question revint avec force le lendemain, lorsque la canonnière atteignit enfin Badama.

Le village déserté

Cet endroit, avec ses maisons et ses hangars couverts de chaume, son moulin à sucre envahi par les lianes, sa petite jetée de bois et de cannes, était très calme dans la chaleur du matin, et ne montrait jamais le

moindre signe de vie humaine. Les fourmis qu'il y avait à cette distance étaient trop petites pour être vues.

— Tous les gens sont partis, dit Gerilleau, mais nous allons quand même faire une chose. Nous allons hululer et siffler.

Et Holroyd hulula et siffla.

Puis le capitaine fut pris du doute de la pire espèce.

— Il y a une chose que nous pouvons faire, dit-il à l'instant.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Holroyd.

— Hululer et siffler à nouveau.

C'est ce qu'ils firent.

Le capitaine se promenait sur le pont et gesticulait pour lui-même. Il semblait avoir beaucoup de choses en tête. Des frag-

ments de discours sortaient de ses lèvres. Il semblait s'adresser à un tribunal public imaginaire, en espagnol ou en portugais. L'oreille améliorée de Holroyd a détecté quelque chose à propos de munitions. Il sortit brusquement de ces préoccupations pour se mettre à parler anglais.

— Mon cher 'Olroyd ! s'est-il écrié, avant d'ajouter : Mais que peut-on faire ?

Ils prirent le bateau et les jumelles, et s'approchèrent pour examiner l'endroit. Ils distinguèrent un certain nombre de grosses fourmis, dont les postures immobiles avaient un certain effet d'observation, parsemées sur le bord de la rude jetée d'embarquement. Gerilleau essaya de tirer sur elles, sans succès, au pistolet. Holroyd pensa avoir distingué de curieux remblais entre les maisons les plus proches, qui pourraient être l'œuvre des insectes conquérants de ces habitations

humaines. Les explorateurs dépassèrent la jetée et prirent conscience de la présence d'un squelette humain vêtu d'un pagne, très clair, propre et brillant, étendu au-delà. Ils s'arrêtent un instant sur cet..

— J'ai des vies à prendre en compte, dit soudain Gerilleau.

Holroyd se retourna et fixa le capitaine, réalisant lentement qu'il faisait référence au mélange peu appétissant de races qui constituait son équipage.

— Envoyer une équipe de débarquement... c'est impossible... impossible. Ils vont être empoisonnés, ils vont gonfler, ils vont me maudire et mourir. C'est totalement impossible... Si nous atterrissons, je dois atterrir seul, dans des bottes épaisses et avec ma seule vie entre mes mains. Peut-être que je vivrai. Ou encore... je pourrais ne pas atter-

rir, je ne sais pas. Je ne sais pas.

Holroyd pensait le savoir, mais il ne dit rien.

— Toute cette histoire, dit soudain Gerilleau, a été inventée pour me rendre ridicule. Toute cette histoire !

Bombarder les fourmis — Une décision étrange

Ils pagayèrent et considérèrent le squelette blanc et propre de différents points de vue, puis ils retournèrent à la canonnière. Les indécisions de Gerilleau devinrent alors terribles. La vapeur fut mise en marche et, dans l'après-midi, le moniteur remonta le fleuve avec l'air d'aller demander quelque chose à quelqu'un, et au coucher du soleil, il revint et jeta l'ancre. Un orage se forma et

éclata furieusement, puis la nuit devint merveilleusement fraîche et calme et tout le monde dormit sur le pont. Sauf Gerilleau, qui s'agitait et marmonnait. À l'aube, il réveilla Holroyd.

— Seigneur ! dit Holroyd, et maintenant ?

— J'ai pris ma décision, dit le capitaine.

— Quoi... d'atterrir ? dit Holroyd en se redressant vivement.

— Non ! dit le capitaine, qui resta un moment très réservé. J'ai décidé, répéta-t-il, et Holroyd manifesta des symptômes d'impatience.

— Eh bien... oui, dit le capitaine, je vais faire feu avec le gros canon !

Et il le fit ! Dieu sait ce que les fourmis en ont pensé, mais il le fit. Il tira deux fois

avec beaucoup de sévérité et de cérémonie. Tous les membres de l'équipage avaient de la ouate dans les oreilles, et toute l'affaire eut l'effet d'une mise en action, et ils frappèrent et détruisirent d'abord le vieux moulin à sucre, puis ce fut le tour du magasin abandonné derrière la jetée. Et puis Gerilleau eut une réaction inévitable.

— Ce n'est pas bon, a-t-il dit à Holroyd, pas bon du tout. Ce n'est pas bon du tout. Nous devons rentrer... pour recevoir des instructions. Il y aura une sacrée dispute à propos des munitions... oh ! une sacrée dispute ! Vous ne savez pas, 'Olroyd...

Il resta un moment à regarder le monde avec une infinie perplexité.

— Mais qu'y avait-il d'autre à faire ? s'écria-t-il.

Dans l'après-midi, le moniteur se remit

en route et, dans la soirée, une équipe de débarquement prit le corps du lieutenant et l'enterra sur la rive où les nouvelles fourmis n'étaient pas encore apparues...

IV. La conclusion

J'ai entendu cette histoire à l'état fragmentaire de la part de Holroyd il n'y a pas trois semaines.

Ces nouvelles fourmis ont pénétré dans son esprit, et il est revenu en Angleterre avec l'idée, comme il dit, de « stimuler les gens » à leur sujet « avant qu'il ne soit trop tard ». Il dit qu'elles menacent la Guyane britannique, qui n'est pas à beaucoup plus de mille milles de leur sphère d'activité actuelle, et que le ministère des Colonies devrait s'y attaquer immédiatement. Il déclame avec une grande passion : « Ce sont des fourmis intelligentes. Imaginez ce que cela signifie ! »

Il ne fait aucun doute qu'elles consti-

tuent un grave fléau et que le gouvernement brésilien est bien avisé d'offrir un prix de cinq cents livres pour une méthode efficace d'extermination. Il est également certain que depuis leur apparition dans les collines au-delà de Badama, il y a environ trois ans, elles ont réalisé des conquêtes extraordinaires. Toute la rive sud de la rivière Batemo, sur près de soixante milles, est occupée par elles ; elles ont complètement chassé les hommes, occupé des plantations et des établissements, et abordé et capturé au moins un navire. On dit même qu'elles ont, d'une manière inexplicable, franchi le très important bras de Capuarana et poussé de nombreux milles vers l'Amazone elle-même. Il n'y a guère de doute qu'elles sont beaucoup plus intelligentes et qu'elles ont une bien meilleure organisation sociale que toutes les espèces de fourmis connues jusqu'ici ; au lieu d'être en sociétés dispersées, elles sont

organisées en ce qui est en fait une seule nation ; mais leur caractère particulier et immédiatement redoutable ne réside pas tant en cela qu'en l'usage intelligent qu'elles font du poison contre leurs plus grands ennemis. Il semblerait que leur poison soit très proche de celui des serpents, et il est fort probable qu'elles le fabriquent réellement, et que les plus grands individus parmi elles en portent les cristaux en forme d'aiguille dans leurs attaques contre les hommes.

Que feront les fourmis à l'avenir ?

Bien entendu, il est extrêmement difficile d'obtenir des informations détaillées sur ces nouveaux concurrents pour la souveraineté du globe. Aucun témoin oculaire de leur activité, à l'exception d'aperçus comme celui de Holroyd, n'a survécu à la rencontre. Les

légendes les plus extraordinaires sur leurs prouesses et leurs capacités circulent dans la région du Haut-Amazone et s'amplifient chaque jour à mesure que l'avancée constante de l'envahisseur stimule l'imagination des hommes à travers leurs craintes. Ces étranges petites créatures sont créditées non seulement de l'utilisation d'outils, d'une connaissance du feu et des métaux et de prouesses d'ingénierie organisées qui stupéfient nos esprits nordiques — qui ne sont pas habitués à des prouesses telles que celle des Saübas de Rio de Janeiro, qui en 1841 ont creusé un tunnel sous le Parahyba, aussi large que la Tamise au pont de Londres — mais aussi d'une méthode organisée et détaillée d'enregistrement et de communication analogue à nos livres. Jusqu'à présent, leur action a été une colonisation progressive et régulière, impliquant la fuite ou le massacre de tout être humain dans les nou-

velles régions qu'elles envahissent. Leur nombre augmente rapidement, et Holroyd, au moins, est fermement convaincu qu'elles finiront par déposséder l'homme de toute l'Amérique du Sud tropicale.

Et pourquoi devraient-elles s'arrêter à l'Amérique du Sud tropicale ?

Eh bien, elles y sont, de toute façon. Vers 1911, si elles continuent comme elles le font, elles devraient mettre en service le chemin de fer d'extension de Capuarana et attirer l'attention des capitalistes européens.

En 1920, elles seront à mi-chemin de l'Amazone. Je fixe à 1950 ou 60 au plus tard pour leur découverte de l'Europe.